joindront leurs poutres. On traduira et expliquera la loi du dernier saint, du Vénérable de la grande Lumière[1]. Les

Ying de Tch'ou qui «vénérait les autels de la bienveillance du Buddha»; la seconde est l'équivalent constant du sanscrit *vihāra*, «monastère».

(1) 翻演後聖大明尊法. Ce passage soulève une difficulté assez sérieuse; elle se rencontrera à nouveau par la suite, à propos des textes qui parleront de la «religion du Vénérable de la Lumière» ou de la «religion du Vénérable de la Lumière de Meou-ni (Mâni)» (*infra*, textes LI à LIII). Dans le traité de Pékin, il est question du «Vénérable de la Lumière du monde de la Lumière pure» (1re partie, p. 542) et du «Père de la Lumière», qui «est le Vénérable de la Lumière sans supérieur du Monde de la Lumière» (1re partie, p. 556). Il est certain que, dans ces deux cas, le personnage visé n'est autre que le dieu suprême du manichéisme, le Père de la Grandeur de Théodore bar Khôni, celui que les documents pehlvi appellent du nom mazdéen de Zervan. Dans un autre passage, par ailleurs d'interprétation douteuse (1re partie, p. 557), nous avons admis sans réserve que le «grand Saint» pouvait aussi désigner le Père de la Grandeur. Enfin, aux pages 586-587, nous avons supposé que c'était encore le Père de la Grandeur qui était qualifié de «Grand Saint, Vénérable unique dans les trois mondes» et de «Vénérable de la Grande Lumière». Nous penchons aujourd'hui à proposer pour ces deux derniers passages une autre explication. Le traité de Pékin est décidément une œuvre composite, dont les morceaux sont bien tous traduits du pehlvi, mais ont été vraisemblablement mis bout à bout, assez gauchement, en Chine. Un premier morceau s'arrête avant les deux citations des pages 555-556; puis viennent ces citations de deux livres inconnus par ailleurs; enfin un nouveau texte va jusqu'à la fin, peut-être avec quelques modifications dues au reviseur chinois. C'est vers la fin de ce dernier texte que «le grand Saint, le Vénérable unique dans les trois mondes» reparaît, et tout ce morceau, tant par son allure générale que par les épithètes employées, a tout à fait l'air d'être un hymne à Mâni. C'est bien Mâni qui est le «grand guide», le «grand médecin», la «grande mer d'ambroisie», le «pilote habile et sage»; on retrouvera un passage analogue, où Mâni est certainement visé, *infra*, p. 131. Quand ensuite il est dit que «seul le Vénérable de la Grande Lumière peut louer la sainte vertu», il faut alors entendre sans doute que Mâni ne saurait être loué d'une manière adéquate que par lui-même. Car c'est de lui qu'il s'agit, comme nous l'avions déjà supposé, quand il est question (p. 587) du Tathāgata, c'est-à-dire en principe du Buddha : nos textes historiques montreront (*infra*, principalement le texte XLVI) que les manichéens chinois ont employé pour Mâni cette appellation de Buddha; on sait d'ailleurs que Mâni n'est que le dernier envoyé de la Lumière, mais que le Buddha, tout comme Zoroastre et Jésus, sont ses prédécesseurs. Il devient alors possible de comprendre l'épithète de «dernier saint» appliquée ici même, dans le passage du *Houa hou king*, au